



Le MORVAN

DÉCEMBRE 80

« Tout ce qui intéresse le Morvan est nôtre »

Joseph PASQUET

NOTRE PAGE

Les textes proposés pour la page du Morvan qui paraît chaque fin de mois, devront parvenir, si possible, en deux exemplaires; avant le 10 de chaque mois, au responsable, M. Marcel Barbotte, La Comaille, 71400 Autun (tél. (85) 52.15.35).

NOTRE BULLETIN

Toutes communications concernant le Bulletin de l'Académie du Morvan, notamment pour l'envoi des fascicules déjà parus, sont à adresser au directeur de la publication, M. Marcel Vigreux, à Ménessaire, 21340 Liernais.

NOS CONTES

LES BOTTES DU PÈRE NOËL

Ce soir du 24 décembre, celui qu'on appelait le Daudi, car tout le monde avait oublié son nom, était dans les vignes du Seigneur. Non point à cause de cette date de Noël, mais c'était son état permanent, à partir de cinq heures du soir. Son ivresse se manifestait comme une euphorie paisible, sans gesticulation ni éclats de voix, juste un petit soliloque, une histoire qu'il se racontait en marchant, et les passants, qui le connaissaient, ne se retournaient même plus.

Le pauvre homme avait eu des déboires, une femme... ou plutôt une femme et des déboires. Il vivait de bricolages, distribuait des prospectus, cueillait des champignons l'été, et braconait un peu en toutes saisons. Quelquefois, il se faisait pincer. Comme il ne pouvait payer l'amende, on l'envoyait huit jours en prison, ce qui ne l'affectait pas beaucoup. Il vivait de peu, dormait dans un taudis. Il se trouvait parfaitement heureux.

Ce soir-là, pourtant, le Daudi était soucieux, à cause de ses chaussures. On les lui avait données au mitant de l'été, pas neuves, mais encore bonnes. Aujourd'hui, elles se révélaient impuissantes à le protéger du froid. Et avec cette neige fondue et cette boue glacée... Décidément, il était urgent de les remplacer. Le Daudi y songeait en regagnant son logis, au fond d'une petite rue étroite, tout en haut de la ville.

Comme il approchait de la cathédrale, il aperçut, dans une encoignure abritée du vent, un vieillard à barbe blanche qui dormait profondément, enveloppé dans une houpelande, avec de larges manches où il avait enfoui ses mains comme font les moines. Un capuchon lui protégeait la tête et, près de lui, se trouvait un sac en toile.

Il contempla ses extrémités. N'eût été la parfaite éducation céleste qu'il avait reçue, on l'aurait entendu jurer ! Il chercha ses bottes, croyant à un mauvais songe, mais il vit les lamentables rebuts abandonnés par le voleur. Le Père Noël pensa à aller porter plainte à la police, mais que de complications cela eût entraîné, et les policiers ne l'auraient pas cru ! En outre, il aurait perdu un temps précieux, et il était déjà en retard sur son horaire. Pas d'autre solution que d'aller pieds nus ou de chausser ces laissés pour compte. Avec dégoût, il s'y résigna, chargea son sac et partit en maugréant.

Vers onze heures du soir, le Père Noël avait déjà accompli la moitié de sa tournée, mais il était d'une humeur massacrante. Il sauta sur le toit voisin, enjamba la cheminée et descendit dans l'intérieur d'un logis misérable. Sur un grabat, un homme dormait le nez au mur, ronflant comme une toupie. Près de l'âtre, où rougeoyaient encore quelques cendres, étaient placées ses chaussures.

Le Père Noël éprouva tout à coup une vive stupéfaction. Dans l'obscurité, il n'avait pas très bien distingué ces chaussures-là, mais maintenant, il ne pouvait plus douter : c'étaient ses bottes ! Il les connaissait trop bien pour s'y tromper.

La première idée du Père Noël fut de récupérer son bien, et de repartir comme il était venu, sans même ouvrir son sac à cadeaux. Et déjà, il imaginait la tête du larron à son réveil ! C'était une idée bien naturelle, mais une idée humaine. Et le Père Noël se souvint qu'il n'avait pas été envoyé sur terre, ce soir-là, pour y rendre la justice, surtout dans une affaire où il était personnellement intéressé. Il avait reçu mission de combler les désérités et il savait qu'en cette nuit, plus spécialement,

sourire de soulagement et de satisfaction.

A son réveil, le Daudi s'étira, bâilla, remit de l'ordre dans ses idées et se rappela que, la veille, il avait fait un échange heureux. Désormais, il se moquait bien des rigueurs de l'hiver !

Il sauta du lit et se dirigea vers la cheminée, impatient de loger ses pieds dans les bottes de cuir souple, si confortables. Mais il se frotta les yeux : les bottes n'étaient plus là et, à leur place, il retrouvait ses vieux croquenots dont l'empeigne s'ouvrait. Il réagit avec indignation : « Ça par exemple ! On m'a fauché « mes » bottes » ! Puis il chercha à comprendre : « Peut-être bien que j'ai rêvé ».

Une averse de neige fondue fit ruisseler les vitres et une rafale secoua la porte. Le Daudi frissonna à l'idée d'affronter ce mauvais temps avec de vieilles chaussures encore détrempées.

Il ferma les yeux. « Des bottes comme celles dont j'ai rêvé, ça va chercher dans les combien ? ». Il réfléchit : « Au moins quarante litres de pinard », car il évaluait tout dans cette monnaie. Il essaya de calculer pendant combien de temps il lui faudrait se priver de quatre ou cinq canons par jour pour y arriver, mais c'était au-dessus de ses forces, et il se rendormit.

Il était grand jour quand il se réveilla. La pluie avait cessé, et même, on apercevait du bleu dans le ciel. Il regarda machinalement vers la cheminée, puis se leva d'un bond : les bottes étaient là !

— Est-ce que je deviens fou ? dit-il tout haut.

Il lui sembla entendre un petit rire étouffé, mais ce devait être le vent sous la porte. Quand avait-il rêvé ? Tout à l'heure, ou maintenant ? Pour sûr qu'elles ne lui

Un académicien du Morvan par mois

HENRI GAUTHERIN

Henri Gautherin naît le 29 septembre 1935, à Corancy, dans la Nièvre, de parents cultivateurs. Après une enfance paysanne et laborieuse au pays natal envahi notamment par de jeunes réfugiés parisiens venus chercher nourriture et paix, et des études primaires marquées par le rayonnement de M. Théry, il entre, en 1947, au cours complémentaire de Château-Chinon comme interne.



C'est, pour Henri Gautherin, une grande coupure et un événement important. Il s'y rend en car le lundi matin et rentre à pied, le samedi soir. Il est fasciné, à cette époque, par les collections de minéralogie et de pétrographie de M. Devoucoux (que sont-elles devenues ? me confie-t-il). Il lui doit sans aucun doute son engouement pour la géologie.

En 1951, c'est l'école normale de Mâcon qui l'accueille. C'est la première fois qu'il quitte les crêtes boisées du Morvan, et c'est aussi la première fois qu'il monte dans un train !

C'est une seconde rupture et la prise de conscience de la diversité régionale. Sur le plan économique, l'opulente vallée de la Saône lui fait mieux prendre conscience de la pauvreté morvandelle. A l'issue des quatre années passées dans une école dont il ne saurait dire combien elle marquait les jeunes gens d'alors, c'est le retour vers la

1967 et 1968 marquent son succès au C.A.P.E.S., ce qui l'oblige, à contre cœur, à quitter le collège de Luzy pour celui de Decize où il enseignera trois ans dans un cadre et un environnement humain attachants. En 1971, à l'issue de l'agrégation, il est nommé au lycée Bonaparte à Autun. Pour lui, c'est une grande chance, car il aurait pu être nommé à Lille ! A la suite de la partition du lycée, il est nommé au collège de La Châtaigneraie et enseigne maintenant dans les deux établissements.

En 1959, il a épousé Liliane Didier, certifiée de lettres modernes. Originaires de Lacanche, près d'Arnay-le-Duc, elle est morvandelle par ses origines paternelles. Ils ont deux enfants de 19 et 20 ans.

Pour lui, le Morvan est une partie de lui-même. Lorsqu'il est préoccupé, fatigué, en fin de semaine, il lui suffit de gagner Château-Chinon, puis de des-

«Mon vieux Château-Chinon» par Henri RAMEAU

Voici un album de dessins, cartes postales et photos qui se suffit à lui-même, le commentaire discret est juste nécessaire et suffisant. Ce choix d'images évocatrices ne pouvait qu'être l'œuvre d'un enfant de Château-Chinon qui, même éloigné par ses obligations professionnelles, demeure profondément attaché à sa ville, son passé, son présent et son devenir.

Membre correspondant de notre Académie, Henri Rameau est né en 1929 à Château-Chinon, d'où est originaire sa famille maternelle (Buteau), sa famille paternelle étant fixée à Armes, près de Clamecy. Son père, fonctionnaire, ayant été nommé à Vesoul, le jeune Henri Rameau fit ses études secondaires aux lycées de Chaumont, puis de Vesoul, et prépara une licence et un doctorat de droit à la Faculté de Dijon, où il soutint sa thèse en 1958. Il enseigne depuis une vingtaine d'années en qualité de chargé de conférences à la Faculté de droit et de sciences politiques de Dijon.

Henri Rameau a condensé dans un album de quatre-vingts pages, les images de la petite cité de son enfance, depuis les origines jusqu'à nos jours. Le livre s'ouvre sur un plan de l'oppidum gaulois et se ferme sur une photo prise à la cérémonie du jumelage Château-Chinon-Tombouctou en 1958. Un album ne se décrit pas, on le

regarde, et chaque image est éloquent. D'abord, des vues générales, tableaux, dessins et vieilles cartes postales, puis on entre dans le détail : l'ancienne gare du P.L.M., le tacot d'Autun, les entrées de la ville, la place Notre-Dame et ses abords, les édifices publics, les principales artères, le Champ-lein, les églises, le Calvaire et ses alentours, et bien d'autres souvenirs, dont certains sont aujourd'hui effacés.

J'ai voulu, dit Henri Rameau dans une brève préface, faire revivre les différents quartiers de notre vieille cité, rappeler la vie château-chinonnaise d'il y a plus de quatre-vingts ans. Mon souhait est que ce modeste ouvrage soit une sorte de mémorial de famille où se déroule l'histoire de notre petite ville, sous les yeux émus des uns, ou curieux des autres.

L'examen, curieux ou ému de cet album, images, ou plus exactement, visages successifs de Château-Chinon, montre qu'il y a parfaitement réussi.

M. B.

« Mon vieux Château-Chinon » est en vente à la Maison de la Presse, à Château-Chinon ; à la Librairie Edienne, à Autun, et chez l'auteur, 3, place du 11^e. Chasseurs, 70000 Vesoul, au prix de 45 F.

«La lune mange le violet» par Tristan Maya

Le titre ne doit pas vous affoler. Il faut lire... Des aphorismes teintés d'humour, des jeux de mots, des notations à l'emporte-pièce, ignorantes de toute convention, sur les sujets les plus divers ; ailleurs, un semblant (seulement) de réflexion plus sérieuse.

Tel est l'assortiment proposé dans les vingt premières pages. C'est curieux, cocasse, parfois irritant, mais en dépit du ton choisi, volontairement provocant, et de l'absence de toute ponctuation, non dépourvu d'intérêt, ni même de lucidité.

Voyez ces pensées express :

Porter un uniforme c'est afficher ses limites.
J'ai souvent rencontré des gens exaltés rarement exaltants.
Les riches ne parlent jamais de salaire.
Le silence pense le bruit dépense.

La quinzaine de « textes en forme de poèmes » qui vient ensuite, affiche une totale insouciance à l'égard des formes traditionnelles d'ex-

pression. Le vers libre, ici, prend ses aises, de connivence avec une égale fantaisie. Est-ce de vraie poésie ? Encore que l'on glane, par endroits, d'assez charmantes images :

L'été agonisant
Qui compte en chaque feuille
Son or perdu

Moins influencés par la lune, les « Souvenirs de tout le monde » évoqués dans les dernières pages sont aussi d'une autre écriture, plus accessible, sans que l'idée et l'émotion y perdent rien. Sur l'enfance, le pays natal, les choses et les gens d'autrefois, il y a là du meilleur et qui nous touche (lisez les pages sur le Morvan, « Réveil aux premiers bruits du jour », ou « La petite messe du matin »).

G. R.

« La lune mange le violet », 30 F, franco de port, chez l'auteur, Jean Maton, 3, boulevard de Québec, 45000 Orléans, C.C.P. 1002.48 D Dijon.

neux.

Le Daudi fut hypnotisé par les chaussures du dormeur : des bottes, de magnifiques bottes au cuir souple, à la semelle renforcée et toutes neuves. Les belles bottes ! Et comme elles lui iraient bien ! La rue était mal éclairée et, personne, par ce froid, ne s'y aventurerait ce soir-là.

Le dormeur avait le sommeil si lourd qu'il ne sentit rien quand, avec une dextérité et des précautions de braconnier, le Daudi prit d'une main le talon, de l'autre la pointe, tira doucement, fit glisser la première botte, puis la seconde. Après quoi, il retira ses souliers informes, enfila avec délices les confortables chaussures, encore chaudes à l'intérieur. Elles étaient juste à sa pointure.

Une désagréable sensation de froid aux pieds réveilla le Père Noël. Il s'assit et

on devait pardonner aux humains leurs erreurs et leurs faiblesses.

Sa perplexité était grande. « Si ce pauvre bougre a pris mes bottes, c'est qu'il en avait besoin... D'autre part, si je ne reviens pas là-haut avec tout mon équipement, on va me demander des comptes... Tout de même, au lieu de me chiper mes bottes, cet idiot aurait pu me les demander ! En toute logique, il doit être puni, mais je ne puis le punir moi-même. Que je suis donc embêté ! ».

Alors, le Père Noël fit ce qu'on lui avait conseillé de faire dans les cas embarrassants : il sortit de sous sa houppe-lande un petit poste émetteur-récepteur portatif réglé sur la longueur d'ondes célestes et demanda des instructions. Presqu'aussitôt, un petit crépitemment se fit entendre dans l'appareil : c'était la réponse. Le Père Noël la déchiffra, et il eut un

de route, montait celui qui, la joie au cœur, était parti « de son pied ».

En 1908, le « tacot » venu de Nevers, parvenait à Moulins-Engilbert. La prédilection pour Autun allait-elle en souffrir ? On le pressentait. Alors, on demanda la mise en application de l'accord intervenu en 1906, non sans pourparlers laborieux, entre les membres d'une commission interdépartementale composée de conseillers généraux de la Nièvre et de la Saône-et-Loire, accord par lequel il était décidé que le « tacot » irait au-delà de Moulins-Engilbert, jusqu'à Saint-Léger-sous-Beuvray, via Onlay, Villapourçon, Léchenaud-Beuvray et Saint-Prix.

A cet effet, une réunion publique fut tenue à Moulins-Engilbert, le dimanche 9 février 1908. Une pétition fut adressée aux conseillers

Au début de ce siècle, où se rendaient les Morvandiaux du canton de Moulins-Engilbert cheminant vers la grande ville ? Non à Nevers, pourtant chef-lieu de leur département, mais à Autun.

Et pourquoi ? Sans doute par affinité pour cette ville, capitale du Morvan de l'autre côté du Beuvray, cette ville où l'on entrerait de plain-pied, où l'on ne se sentait pas dépaycé, où l'on ne suscitait pas le sourire narquois du citadin. Mais aussi, bien sûr, parce que la distance était plus courte et que, à pied ou en voiture à bourrique, seul comptait le nombre de kilomètres.

Toujours est-il qu'à Onlay et Villapourçon, notamment, on attelait les bourricots avec empressement le jour de la Saint-Ladre. Et, en cours

Edition prochaine des «MAQUIS DU MORVAN» par Jacques Canaud

Lors de sa dernière assemblée générale, notre Académie a décidé de publier la thèse de notre collègue Jacques Canaud, sur « Les Maquis du Morvan (1943-1944), La vie dans les maquis ».

L'intérêt de cet ouvrage pour la connaissance du Morvan est évident et son caractère non polémique et scientifique garanti par la direction de recherche qui a été assurée par M. René Rémond, professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Nanterre. Le prix de l'ouvrage sera d'environ 80 F.

Pour parvenir à notre but, il convient d'obtenir un grand nombre de souscriptions à adresser à M. Marcel Vigreux, Ménéssaire, 21430 Liernais.

général de la Nièvre. Elle resta sans suite. Des rivalités ou des conflits d'intérêts qui se firent jour en Saône-et-Loire auraient, selon « Le Journal de la Nièvre », entraîné la renonciation du conseil général de la Saône-et-Loire. Ainsi s'évanouissait l'espoir de gagner un temps précieux pour aller à Autun.

Par contre, on se rendit de plus en plus vite à Nevers. Après le « tacot », ce fut l'automobile, de plus en plus rapide sur une route plusieurs fois réaménagée. Alors, Nevers l'emporta sur Autun.

Que faire pour inverser ce courant contre nature ? Améliorer le parcours de la D. 18 et de son prolongement en Saône-et-Loire s'impose ; ce parcours est par trop sinueux et en trop mauvais état en de certains endroits. Le chemin d'Autun redeviendrait tentant pour l'automobiliste, hélas toujours trop pressé. Et le Beuvray bénéficierait de l'opération.

Le passage ainsi rendu plus facile d'un versant à l'autre de notre Morvan œuvrerait dans le sens de son unité et de celle de la nouvelle région de Bourgogne. Dans cet esprit, on ne peut qu'applaudir aux importants travaux en voie d'achèvement sur la N. 78 entre Château-Chinon et Autun.

Alors, pourquoi n'agirait-on pas de même, toutes proportions gardées, sur la D. 18 et son prolongement ? Les Morvandiaux du canton de Moulins-Engilbert, sans pour autant bouder Nevers, ne manqueraient pas de venir plus souvent à Autun et, notamment, comme autrefois, le jour de la Saint-Ladre.

Julien DACHE.

échapperaient pas, cette fois, il plongeait sur les bottes comme un rugbyman sur le ballon et se hâta de les chauffer. Elles étaient encore douces à l'intérieur.

A ce moment, il se fit un peu de bruit dans la cheminée, comme un frotement, et une poignée de poussière noire tomba dans l'âtre. « Faudra que je la ramène un de ces jours » songea-t-il.

Puis il ouvrit la porte, tourna à droite et descendit vers la ville. C'était l'heure où il avait coutume de boire son premier canon de gros rouge.

— Tu en as de belles bottes ! dit la patronne quand il entra dans le bistrot. C'est le Père Noël qui te les a apportées ?

— Tu penses ! répondit le Daudi, il y a longtemps que je ne crois plus au Père Noël !

Marcel BARBOTTE.

EN BREF...

Nos compliments très cordiaux à notre confrère Jean Drouillet, dont on sait l'autorité et l'audience qu'il s'est acquise en matière de folklore, et qui vient d'être élu vice-président de l'Académie des provinces françaises où il succède à M. Maurice Genevoix.

**

Nous avons reçu de Mme Noblat-Rerolle un exemplaire de la thèse (280 pages) qu'elle a présentée pour le doctorat de 3^e cycle, sous le titre : « Aspects du rabutisme dans la correspondance de Bussy-Rabutin avec Mme de Sévigné ».

Nous reviendrons sur cette étude biographique, lexicologique et stylistique préparée sous la direction de M. Jacques Abélard.

Publications reçues

Association bourguignonne des sociétés savantes : Travaux du 50^e congrès (mai 1979), Etudes larmariennes et Val de Saône. Pays de Bourgogne (4^e trimestre 1980).

Notre Bourbonnais (numéro spécial à l'occasion du 60^e anniversaire de la Société bourbonnaise des études locales).

Les Cahiers Bourbonnais (4^e trimestre 1980).

La Tour de l'Orlé d'Or, Semur-en-Auxois (Alésia en 1979).

Bulletin d'information de la Société d'études d'Avallon.

Le Morvandiau de Paris (novembre et décembre).

petite patrie.

En 1955, il obtient son premier poste à Lavault-de-Frétoy, où il reste deux ans, avec une classe unique de trente élèves, de la section enfantine à la fin d'études, avec des responsabilités considérables pour un enseignant débutant, notamment celle d'apprendre à lire à de jeunes élèves.

Un travail absorbant, mais enrichissant. L'école a disparu depuis... que deviendront ces villages morvandiaux dans quelques années ?

En 1957, Henri Gautherin est « détaché » huit mois à Dijon, à la Faculté des Sciences. C'est le début d'études supérieures qui seront menées de front avec ses activités d'enseignant. Années difficiles, car les loisirs sont rares.

Il a toutefois la chance de trouver dans le supérieur, des professeurs de valeur qui encouragent l'instituteur à poursuivre ses études. Il pense tout particulièrement à M. Bugnon (botanique) et à M. Rat (géologie). Il doit beaucoup à leur rayonnement.

En 1958, il est nommé professeur au cours complémentaire de Fourchambault et, de 1959 à 1968, à celui de Luzy qui deviendra C.E.G. Entre temps, il effectue deux ans de service militaire !

En 1964, il termine une licence de sciences naturelles (sciences de la terre) et, en 1965, il prépare un diplôme d'études supérieures.

La préparation de ce diplôme (morphologie et formations superficielles dans le Sud-Ouest du Morvan) lui permet de parcourir en tous sens une région accueillante où il a laissé beaucoup d'amis.

Tristan MAYA.

NÉCROLOGIE Dom Benigne Defarges

L'Académie du Morvan a été douloureusement affectée par le décès de l'un de ses membres les plus respectés, le R.P. Dom Benigne Defarges, dont les obsèques, émouvantes dans leur simplicité, ont été célébrées le 14 novembre, à l'abbaye de La Pierre-qui-Vire.

S'associant au deuil du mo-

naître, notre Académie était représentée par M. le D^r Joseph Petit, MM. Marcel Meunier et Julien Daché qui, en dernier hommage, déposèrent une croix de fleurs naturelles sur la tombe où repose, au cimetière de l'abbaye, notre regretté confrère dont nous rappellerons le souvenir dans notre prochaine page.

Pour lui, le Morvan a d'abord été cette vallée et ce village, mais c'est aussi cette nature généreuse et âpre souvent, qui ne cesse jamais de nous éblouir au fil des saisons, s'il nous reste un brin de sagesse pour nous pencher vers elle. Il n'aime pas beaucoup en parler, car il a été souvent raillé, gentiment le plus souvent il est vrai, pour cet attachement viscéral.

La géologie, la flore et la faune morvandelles le passionnent et il aime se retrouver au sein de la très vivante Société d'histoire naturelle d'Autun qui consacre au Morvan une part essentielle de ses activités. Elle lui permet aussi d'y retrouver des amis et des naturalistes avertis.

Il s'intéresse aussi à la littérature et se réjouit du regain d'activité de la littérature dite régionale. Il adore voyager (en Europe jusqu'à maintenant, de la Norvège à la Grèce), mais il aimerait aller au-delà ! La chasse et la pêche à la truite sont en continuité avec ses activités de naturaliste. Il a la chance d'avoir un métier encore passionnant (il lui arrive parfois de nuancer cette opinion !) et surtout, d'enseigner une matière où il est encore possible, lui semble-t-il, de garder la faculté de s'émerveiller.

Henri Gautherin aimerait faire prendre conscience aux jeunes qui lui sont confiés que l'Homme fait partie intégrante de son milieu, du milieu naturel et que sa survie physique et morale est liée à la conservation de ce milieu. Vaste programme ! Et bienvenue à ce jeune confrère au sein de notre assemblée !